

Kyoto, 12 Août 2001

Cher Maurice,

Il fait chaud.

D'ordinaire, le dehors du corps est plus froid que le dedans, et surtout, moins humide. Mais ici, en cette période de l'été Japonais, ce n'est pas le cas.

L'air chaud et humide, comme de l'urine enveloppe solairement le corps, léchant la peau dans une absence de sensation : impossibilité de dire où est la limite du corps.

L'été est à la fois sur, dans et dessous ma peau, qui de ce fait perd une part de sa signification même « d'être peau ».

C'est tout ce que je puis en dire.

Les femmes Japonaises sont juchées sur des chaussures à talon aiguille, hautes et fines.

Un certain complexe de petitesse pourrait en être la raison ; il y a peut-être cependant autre chose.

La plupart d'entre elles ont les pieds, les mollets et le bas des jambes jusqu'au début des cuisses, au dessus des genoux, abîmés ou bleuis par d'incessant chocs, puisque ces chaussures fines ne les protègent en rien.

Elles ont les jambes solides et dures à force de marcher « comme sur la pointe des pieds », et des cors apparaissent au endroits de frottement réguliers : le pied prends la forme de la contrainte esthétique occidentale, tordu, boursoufle, c'est un pied de femme. Il me vient petit à petit l'idée lancinante que ces hauts talons, la plupart du temps fins et étroits, pendus sous le talon d'Achille, représentent bien « l'état actuel » de la femme Japonaise.

Juchées sur ces pointes, hautes comme les jambes qu'elles n'ont pas mais qu'elles sentent devoir s'inventer, elles ont pour base ces fragiles bâtons, qui leur donnent en permanence une allure de chute. Cet « air de tomber » étant après tout peut-être parti prenant de l'excitation que ce genre de chaussures produit ou est sensé produire sur les mâles : quelque chose de la torture, du déséquilibre forcé forçant la pitié, l'apitoiement presque, rendant la femme ou l'homme parfois qui les portent, boiteux et forcément fragile, proies appelant à l'ouverture de la chasse sous l'égide de la perversion.

On sait que ce qui est beau, fragile et devenu boiteux, est perçut comme un appel à faner, à dénigrer, à cassé, et l'on sait aussi comme la crudité du sexe trouve sa raison ou son écho dans ces définitions.

De moins en moins en contact avec le sol, cherchant à fuir ou peut-être à s'en empêcher, la femme Japonaise perchée sur une base d'un centimètre carré dans ce pays où les tremblements de terre sont fréquents, tragique, offre une vision métaphorique adaptée de ce qu'est ce Japon d'après guerre, qui reste un après.

Amicalement,

Eric Van Hove.